

Arno J. Mayer

né à Luxembourg, historien dissident voix de l'autre Amérique

Il y a dans la science luxembourgeoise tout un département consacré aux hommes célèbres qui peuvent faire prévaloir un lien avec le Grand-Duché que ce soit par leur origine plus ou moins lointaine, par leur présence plus ou moins fortuite ou par un passage plus ou moins long de leur œuvre. La plus récente découverte de cette discipline auto-commémorative concerne le speaker de la Chambre des Représentants des Etats-Unis, l'homme qui a voulu interdire le vin français en Amérique dont la généalogie remonte à un arrière-arrière-arrière-grand-père qui aurait quitté le village d'Oswweiler, il y 150 ans.

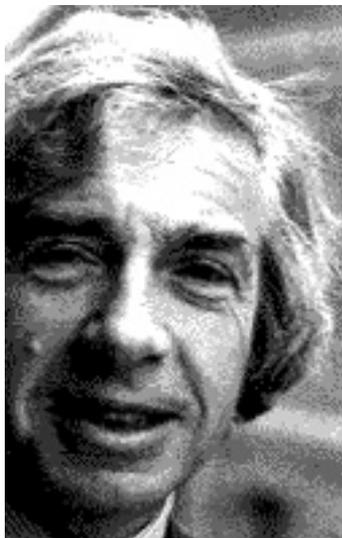
Henri Wehenkel

Arno Mayer a vécu au Luxembourg jusqu'en 1940, il est devenu un historien de renommée mondiale, fut pendant trente ans professeur à l'Université de Princeton. Arno Mayer n'a jamais eu l'honneur d'entrer dans le panthéon des hommes célèbres d'origine luxembourgeoise. Il a été invité à venir au Luxembourg, à l'époque de la guerre du Vietnam. Quand on apprit qu'il était, on le décommanda. Arno Mayer appartient, en effet, à cette autre Amérique, à qui nous devons tant et que nous connaissons si peu.

Arno Mayer a fait une seule apparition publique à Luxembourg à l'invitation de Robert Kriepps et d'Alain Meyer il y a vingt ans. Un seul article lui fut consacré, par Emile Krier dans le "Luxemburger Wort" en 1982. L'homme reste donc un inconnu dans son pays natal. Âgé aujourd'hui de 78 ans, il parlera le 11 mai au Théâtre des Capucins de sa vie, de son œuvre et du monde d'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il fera une sorte de bilan tous azimuts dans un entretien à bâtons rompus qui commencera à 18.15 heures.

Arno Mayer avait 14 ans quand il quitta le Luxembourg dans la nuit du 9 au 10 mai 1940. La

famille Mayer avait été avertie grâce à l'action de Henri Koch et de Walter Hamber. Les grands-parents maternels sont restés à Luxembourg. Ils furent internés en 1941 au ghetto de Cinqfontaines et déportés ensuite à Theresienstadt. Le grand-père ne revint pas. La grand-mère d'Arno Mayer, l'une des rares survivantes, put témoigner après-guerre du destin des juifs déportés. Les parents retournèrent après la fin de la guerre au Luxembourg, où la mère de l'historien vint de mourir à l'âge de 102 ans. Les liens d'Arno Mayer avec sa patrie d'origine ne furent donc jamais coupés.



Frantz Mayer, après la guerre Frank Mayer, le père de l'historien, était une personnalité en vue de la communauté juive. Pendant ses études à Heidelberg, il avait assisté à la montée du nazisme en

Allemagne. Il dirigea avec Fritz Kieffer, chef de gare de Berchem et sympathisant du parti communiste, un kibbutz préparatoire à Altwies. Les jeunes réfugiés juifs venant d'Allemagne y apprenaient un métier avant de partir pour la Palestine. Arno Mayer décrira son père plus tard comme "un juif de front populaire", ne séparant pas la cause de la démocratie menacée par le fascisme de son identité juive. L'idéal sioniste ne

**Arno Mayer
avait 14 ans
quand il quitta
le Luxembourg
dans la nuit
du 9 au 10 mai
1940.**

semblait pas exclure des opinions de gauche affirmées.

L'engagement politique et l'aide aux réfugiés ne plaisait pas à tout le monde au sein de la communauté juive. Ce conflit larvé se poursuivra tout au long de l'exil. Aux Etats-Unis Frank Mayer dirige le "Luxembourg Jewish Representative Committee", filiale du Congrès Juif Mondial. Il se considère comme mandataire de tous les juifs ayant vécu au Luxembourg avant 1940, tandis que le "Luxembourg Jewish Information Office" dirigé par Alex Bonn se considère comme le continuateur du Consistoire, organe représentatif des seuls juifs luxembourgeois.

En 1944, Arno Mayer adopte la nationalité américaine et s'engage dans l'armée. Les lettres qu'il écrit à René Blum lors de son départ pour le front sont empreints du patriotisme naïf de l'immigrant, rescapé des convulsions de la vieille Europe. C'est dans l'armée qu'il vit l'expérience du racisme, racisme contre les Noirs, racisme contre les juifs et haine des rouges, les trois ingrédients d'un même amalgame idéologique. Il doit à sa connaissance de l'allemand d'être affecté aux interrogatoires des criminels de guerre nazis, généraux, savants et policiers.

C'est en 1949 que commence la carrière universitaire d'Arno Mayer. Il s'inscrit pour un doctorat à l'université de Yale. Le sujet, c'est l'émergence de la nouvelle diplomatie à la fin de la première guerre mondiale. Dans le choix de ce sujet il y a déjà en germe toute l'œuvre d'Arno Mayer. La nouvelle diplomatie, c'est le refus de la diplomatie secrète, le recours au droit des peuples, c'est la démocratie contre l'absolutisme. Mayer aborde l'histoire tragique du 20e siècle par la politologie. Il s'agit de décrire et de classer plutôt que de remonter aux causes. C'est Max Weber plutôt que Karl Marx.

La thèse de doctorat sera publiée en 1959 sous le titre "Wilson versus Lenin: political origins of the new diplomacy". En mettant en parallèle la diplomatie wilsonienne et la diplomatie révolutionnaire de la république des soviets et cela en pleine guerre froide, Mayer commet un sacrilège et s'expose aux sbires du sénateur Mac Carthy. Aujourd'hui Mayer relativise son progressisme : "En réalité, j'étais naïf et croyais être vraiment devant le premier exemple d'une diplomatie ouverte et j'étais de gauche, ce qui voulait dire pour moi, me situer quelque part entre Wilson et Lénine. Peut-être Jean Jaurès ou Léon Blum."

Dans sa naïveté, Arno Mayer pense même se rendre à Moscou. " Il fallait être fou, demander

un visa pour l'URSS en 1952 ou 1953. " Ses directeurs de recherche le convainquent en dernière minute de renoncer. La chasse aux sorcières fait des ravages, les meilleurs historiens sont exclus de l'université, condamnés à ne plus être mentionnés, contraints au silence ou à l'exil, Edward H. Carr, Moses Finley, Kantorowicz, Isaac Deutscher, Owen Lattimore. "Imaginez un peu l'influence du maccarthysme sur toute une génération de jeunes qui ont commencé à s'autocensurer. Cela a pesé durablement sur l'Université américaine."

Arno Mayer est encore trop peu connu pour attirer l'attention sur ses pensées et activités " anti-américaines ". Il peut toujours retourner à Luxembourg, où son père est un homme d'affaires respecté. Henry Leir, le puissant dirigeant de la Société des Minerais, est un ami de la famille. Son indépendance économique le protège. Même s'il prête le serment de loyauté pour entrer en 1958 à l'université de Harvard, Mayer ne sera jamais prêt à devenir historien-fonctionnaire docile. Toute son existence d'historien sera marquée par les coups d'audace et l'esprit d'indépendance face aux pouvoirs établis.

L'autre événement qui accentue l'engagement politique de Mayer est la création d'Israël en 1948. Son père est le fondateur du sionisme au Luxembourg et deviendra bientôt consul honoraire du nouvel Etat. Même si Arno Mayer est incroyant, on peut imaginer avec quelle ferveur il se rendit en 1950 dans le pays de la Bible pour faire l'expérience, le temps d'un été, du collectivisme intégral dans un kibbutz marxiste du Has-homer Hatzair. Pendant ce premier séjour il pressent déjà les conséquences de la limitation ethnocentrique de l'Etat juif. Il rejoint les appréhensions exprimées par Freud, Einstein, Hannah Arendt et par le grand philosophe juif Martin Buber, dont il fait la connaissance et à qui il rendra hommage dans un texte de septembre 2003 "The Praise of Cassandra".

Buber avait dès 1918 reproché aux dirigeants sionistes de sous-estimer la "question arabe". Au lieu de chercher à entrer en dialogue avec la population palestinienne et à établir des relations de confiance et de coopération, ceux-ci étaient obsédés par la conquête d'une majorité juive. En constituant l'identité juive sur une base territoriale et ethnique, ils ont détruit ce qui faisait la richesse de la culture juive en Europe et au Moyen-Orient, sa mixité, son esprit de synthèse et son accès à l'universel. La constitution d'un Etat bi-national israélo-palestinien aurait été la seule issue permettant d'éviter cette impasse historique. En cela Mayer rejoint le point de vue du sociologue américano-palestinien Edward

En mettant en parallèle la diplomatie wilsonienne et la diplomatie révolutionnaire de la république des soviets et cela en pleine guerre froide, Mayer commet un sacrilège et s'expose aux sbires du sénateur Mac Carthy.

Saïd. Nous sommes aujourd'hui plus éloignés que jamais de cette solution.

Dans les années soixante l'historien Arno Mayer continue à tracer son sillon d'historien. Parti de la découverte de la "nouvelle diplomatie" de Wilson et de Lénine il aboutit tout naturellement au traité de Versailles qui met fin au conflit de la première guerre mondiale et constitue en même temps la source de tous les malheurs du 20^e siècle, exemple typique des occasions ratées et des engrenages inexorables. Le titre de l'ouvrage "Politics and Diplomacy of Peacemaking: Containment and Counterrevolution at Versailles" montre qu'il s'est libéré de toute vision naïve de l'Histoire et considère l'affrontement des forces politiques et sociales comme l'élément explicatif des événements diplomatiques.

L'ouvrage sur Versailles paraît en 1967, suivi immédiatement d'un troisième livre "Dynamics of Counterrevolution in Europe, 1870-1956" paru en 1971. La politisation de la problématique et l'élargissement du cadre historique s'inscrivent dans le nouveau climat intellectuel des années soixante. Il revendique ouvertement sa qualité de dissident. L'historien n'a pas à servir le pouvoir mais à le contredire: "my being a dissident yet unrepentant contemporary historian who is a critic rather than a servant of power."

La révolte des campus ne pouvait laisser indifférent le chercheur qui a défié le maccarthysme. Il fait une journée de prison, en 1970, lors d'une action de désobéissance civile contre la participation d'un département de l'université de Princeton à la guerre du Vietnam sous la forme de services de cryptologie et de repérage pour les bombardements. "Ça faisait des années que je faisais cours sur les camps de concentration, disant à mes étudiants qu'il était impossible de ne pas savoir pour Dachau, si l'on habitait à Munich. Et là à sept cents mètres de mon bureau..."

Dans l'entretien rétrospectif qu'il a accordé à la revue "Genèses" Mayer rend hommage à Herbert Marcuse, la figure emblématique de la révolte étudiante des années soixante, dont Mayer a fait la connaissance vers 1953. Celui-ci l'encourage à résister, l'arrachant à l'isolement, lui donnant une légitimité. "Il m'a énormément soutenu, d'abord en me disant que je n'étais pas fou.". Mayer aborde le marxisme par la dissidence, par Marcuse, Bloch et Gramsci plutôt que par Lénine, dans l'œuvre de Marx par le "Dix-huit Brumaire de Napoléon Bonaparte" plutôt que par "Le Capital". Dans les rapports de classe il privilégie l'étude des phénomènes culturels d'hégémonie et refuse tout économisme étroit.

L'historien Mayer poursuit tout d'abord la réflexion sur la première guerre mondiale, l'événement qui déclencha une guerre civile européenne de 30 ans. Pourquoi y a-t-il eu cette guerre et pourquoi la diplomatie a-t-elle échoué? Le résultat de la réflexion se trouve dans "La persistance de l'Ancien Régime, l'Europe de 1848 à la Grande Guerre", ouvrage paru en 1981, paru en français comme livre de poche et aujourd'hui un classique des concours d'agrégation.

Arno Mayer s'oppose à un déterminisme historique qui fait suivre les périodes comme si tout s'enchaînait mécaniquement et nécessairement. Dans l'Histoire rien n'est jamais joué de façon définitive et il y a des rebondissements, où le passé prend sa revanche et devient l'avenir, où l'archaïque refait surface dans la modernité. C'était donc une illusion de croire que l'Ancien Régime ait été rayé de l'histoire de l'humanité par un simple trait de plume, un acte juridique ou une révolution. Tous les drames du 20^e siècle se nouent dans ce chevauchement de deux temporalités.

L'Ancien Régime persiste au niveau de la base agraire des sociétés européennes, il persiste dans l'éthique de la caste militaire et des grands propriétaires, il persiste dans l'ordre ecclésiastique et dans les rites monarchiques. Même si leur puissance est en régression, ils dominent l'État, imposent leur hégémonie sur la société civile et défendent leur pouvoir avec d'autant plus d'acharnement qu'ils le sentent menacés.

Dans aucun pays européen l'industrie des biens de production ne domine encore l'économie. La bourgeoisie participe seulement au pouvoir en s'intégrant dans les formes imposées par la noblesse, non pas en s'émancipant. La cause de la guerre n'est-elle donc pas à rechercher dans l'impérialisme comme stade suprême du capitalisme financier? Mayer répond dans l'interview citée plus haut qu'il a forcé les traits et réagi à la sous-estimation du rôle des anciennes élites. "Je voulais dire que ni le capitalisme, ni l'impérialisme n'étaient à leur point culminant en 1914 – aujourd'hui c'est évident!" Une autre façon pour lui de dire que le cycle historique n'est pas terminé en 1918, mais commence seulement et que les anciennes élites gardent leur pouvoir de malfaisance. La question de la définition du fascisme est posée ainsi que la question de la nature de l'impérialisme dans le cadre d'un capitalisme mondialisé d'aujourd'hui.

L'argumentation de Mayer s'applique aux régimes autocratiques, à l'Allemagne de Guillaume II, à l'Autriche des Habsbourg et à la Russie des Roma-

L'historien n'a pas à servir le pouvoir mais à le contredire: "my being a dissident yet unrepentant contemporary historian who is a critic rather than a servant of power."

**Le Centre Culturel Français et l'Association Victor Hugo, L'Institut d'Etudes Européennes et Internationales
Le Centre de Documentation et d'Etudes sur les Migrations Humaines**

vous invitent à un entretien à bâtons rompus avec

Arno Mayer

Professeur à l'Université de Princeton

Sa vie, son oeuvre, le monde d'aujourd'hui. Avec la participation de Henri Wehenkel, Claude Wey et Armand Clesse.

mardi 11 mai 2004 18h15 entrée libre

Théâtre des Capucins

9, place du Théâtre L-2613 Luxembourg (informations au 46 21 66 1)

nov, elle s'applique un peu moins à la France, à l'Italie et à la Grande-Bretagne. L'Ancien Régime en tant que bloc historique existe et subsiste en France républicaine, il apparaît de façon bien visible lors de l'affaire Dreyfus et au cours des années trente, mais il a perdu tout pouvoir hégémonique. La méthode comparative conduit à gommer les différences en mettant en lumière ce qu'il y a de commun.

Mayer aurait pu aussi écrire ce livre en mettant en avant les différences, ce qui distingue l'"esprit prussien" et l'"esprit français", en nous ramenant à une problématique typiquement luxembourgeoise, "Mir wëlle jo keng Praise sin" étant le synonyme au Luxembourg du refus de l'ancien Régime, de l'esprit autoritaire, de l'esprit de soumission.

Si Arno Mayer a opté pour une histoire comparative, c'est qu'il refuse, en tant que Luxembourgeois, de faire de l'histoire nationale. Il dit à ce sujet des choses que tout historien luxembourgeois devrait retenir: "Ecrire une histoire nationale du Luxembourg est absurde, quand on pense à la manière dont ce pays a été façonné et dont il se nourrit culturellement. Etre issu d'une petite nation vous force à regarder ailleurs... Je ne suis pas allé au-delà pour théoriser le comparatisme, dont je me sers comme d'un outil d'autant plus utile que l'histoire nationale m'ennuie et qu'elle est souvent incantatoire."

Toute l'œuvre d'Arno Mayer est pourtant un travail de mémoire qui refuse de se laisser emprisonner dans sa mémoire particulière. Cela devient évident avec son grand ouvrage sur le génocide des juifs: "Why did the Heavens not darken?", paru en 1988 et publié en français sous le titre "La Solution finale dans l'histoire". Le livre fait immédiatement scandale. Les négationnistes essaient de s'appropriier les analyses de Mayer à coup de citations tronquées. Dans le milieu juif

on s'étonne et on crie au blasphème. Les étudiants juifs de Princeton boycottent ses cours puis l'invitent à s'expliquer et à prouver qu'il n'est ni antisémite ni révisionniste. Le débat contradictoire a lieu en 1992, le jour de la commémoration juive du "Yom Hashoah", et a été reproduit dans la revue "Esprit".

Mayer refuse toute vision téléologique ou théologique de ce qu'il appelle le "judéocide", préférant cette expression à celle d'holocauste ou de shoah qui sont empruntées à la religion et suggèrent que tout est arrivé nécessairement. Arno Mayer réintroduit donc l'élément de la contingence dans l'histoire du judéocide, ce qui ne disculpe personne mais rend la question du pourquoi encore plus lancinante.

Expliquer l'inexplicable, cela suppose que la recherche soit libre, qu'il n'y ait pas de préalables, pas d'interdits et qu'on puisse tout dire. Mayer refuse de distinguer une histoire juive et une histoire non-juive. Le caractère unique du judéocide doit pouvoir être discuté et il n'est pas interdit de comparer ce crime unique à d'autres crimes uniques. L'historien n'a pas le droit de capituler.

On ne peut comprendre le judéocide si on ne le réinsère pas dans son contexte historique. Mayer conclut son intervention devant les étudiants juifs de Princeton en affirmant que ce n'est pas trahir les victimes du judéocide que de les arracher à la mémoire sectaire et de les rendre à la mémoire universelle. "The cause of the Jews remains, as always, inseparable from that of other endangered and potentially forsaken peoples."

Tout n'était donc pas inscrit dans les cieux, ordonné et programmé comme le départ des trains pour Auschwitz. Comme souvent dans l'histoire il n'y a pas de "smoking gun", de cause

"Ecrire une histoire nationale du Luxembourg est absurde, quand on pense à la manière dont ce pays a été façonné et dont il se nourrit culturellement."

unique dont on peut tout déduire. Personne n'a jusqu'ici retrouvé d'ordre écrit pour le judéocide et on n'en trouvera peut-être jamais. On peut seulement circonscrire les lieux et le moment où tout bascula, entre l'été et l'automne 1941 en Europe de l'Est dans le contexte apocalyptique de la guerre contre le "judéo-bolchévisme".

Dans "Why did the heavens did not darken?" Arno Mayer utilise la méthode comparative, mais tournée cette fois en direction du passé. Le détour par le Moyen Age lui permet de développer le concept de croisade qui lui permet de penser les événements du 20e siècle. Même procédé dans "The Furies" qui essaie de comprendre le développement de la violence dans les révolutions, les événements des révolutions française et russe s'éclairant réciproquement.

Ce nouveau livre paraît en 2000 et se dresse contre la polémique menée par François Furet et Stéphane Courtois contre les deux révolutions, condamnées dans leurs fondements même. La violence aveugle de la Terreur ou du stalinisme est considérée comme le résultat nécessaire d'une intention violente inscrite dans une idéologie considérée comme immuable. "Le communisme est criminogène", dit Courtois.

Il est impossible, répond Mayer, de considérer la violence révolutionnaire hors de son contexte, en laissant de côté la violence contre-révolutionnaire qu'elle entend combattre et dont elle tire argument. La violence révolutionnaire s'inscrit dans un temps historique en tant que revanche à une violence subie dans une période antérieure et qu'il faut venger. Mayer cite le cas des minorités protestantes du Sud de la France. La cruauté démonstrative de certains événements de la Terreur et de la Contre-Terreur illustrent le fond archaïque qui nourrit cet esprit de revanche. La violence d'en haut, bureaucratisée et juridique, essaie ensuite d'endiguer cette violence sauvage d'en bas pour développer ses propres automatismes. Les effets de mimétisme et de symétrie ne conduisent pas Mayer à renvoyer dos à dos les adversaires, comme ce trop court résumé pourrait inciter à le croire, elles devraient conduire plutôt à faire la psychanalyse ou l'anthropologie des révolutions.

Même si sa démarche est empirique et que ses livres ne comportent pas de conclusion, une grande cohérence se dégage de l'ensemble de l'œuvre d'Arno Mayer. Un fil rouge traverse toute l'œuvre et la relie à la biographie de son auteur, le plus européen des intellectuels américains. A mesure qu'il développe ses concepts, il se rapproche de ses origines, de ce qui lui est arrivé, étant gosse de juifs luxembourgeois antifascistes.

On imagine facilement que Arno Mayer ne peut éprouver la moindre sympathie pour Bush et Sharon, la lutte contre le Mal, la guerre préventive ou les assassinats ciblés. Toute son œuvre est un discours contre l'esprit de croisade et de vengeance. Quelques jours après le 11 septembre 2001, Arno Mayer prend la plume et dit ce qu'il a à dire. Aucun journal aux Etats-Unis ne publie cette opinion dissidente, dissonante. L'article est finalement publié par "Le Monde" dans son édition du 27 septembre 2001 et repris ensuite dans un bulletin quotidien de l'Université de Princeton ("The Daily Princetonian", 5.10.01), puis en septembre 2002 par *forum* (no. 219). Citons en guise de conclusion quelques phrases de cet appel:

"Il est impératif aujourd'hui de savoir résister à la tentation, sinon à la superstition, et de ne pas imputer à une cause unique la perte de la supériorité et de la superbe invulnérabilité de l'Amérique, le 11 septembre 2001..."

L'Amérique est, depuis 1947, le pionnier et l'acteur principal de la terreur d'Etat préventive, exercée exclusivement dans le tiers-monde et par conséquence dans une indifférence quasi générale...

Ayant implanté une culture de la terreur d'Etat dans le système mondial, les Etats-Unis à la fois brandissent et sapent les règles établies dans la conduite de la politique internationale, au bénéfice de ses intérêts d'empire... La riposte de l'Amérique aux attaques terroristes du 11 septembre 2001 risque d'être d'une disproportion et d'une violence extrêmes, parce qu'elles sont vécues comme un coup porté à cet orgueil insolent...

Avec le manichéisme porté haut et fier des deux côtés, les temps vont être une fois encore très sombres pour les êtres pensants et, comme toujours, pour les damnés de la terre."

Il est impossible, répond Mayer, de considérer la violence révolutionnaire hors de son contexte, en laissant de côté la violence contre-révolutionnaire qu'elle entend combattre et dont elle tire argument.
